

Abelle de la Nouvelle-Orleans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED. 323 rue de Chartres. Gauthier et Bessille.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Table with 2 columns: Fahrenheit Centigrade and temperature readings for various times of day (7 a.m., 10 a.m., 1 p.m., 6 p.m.).

M. WHITE, Juge-Président de la Cour Suprême.

La nomination, par le président Taft, de M. Edouard Douglas White à la présidence de la Cour Suprême des Etats Unis, cause quelque surprise dans les milieux politiques, parce que M. White est affilié au parti démocrate et qu'il n'est pas d'usage que le chef de la nation honore ainsi un adversaire politique.

Président le remplit en nommant son ami. La Louisiana éprouvait déjà quelque fièvre à voir un de ses fils arriver à ce très haut sommet; sa fièvre s'accroît en voyant ce fils le premier parmi ses égaux, primus inter pares.

Un château gagné en buvant.

M. J. Arren raconte, d'après les journaux russes, ce récent et curieux fait divers, où se retrouvent bien des traits du caractère russe: témérité, calme devant la mort, promesse barbare. Le héros de l'aventure est un prince, Vladimir Zeropatkow, un noble complètement ruiné qui vivait à Moscou. Il y a quelques jours, il paria à un riche propriétaire, le comte Waldick, qu'il viderait d'un seul trait un gigantesque hanap qui tenait plus de trois litres et demi. Waldick, qui croyait la chose impossible, consentit à ce que l'enjeu fût un château qu'il possédait, avec le parc, les fermes et les terres. Les conditions du pari furent enregistrées par un notaire.

Pomeray ou 36 ans de captivité.

La maison centrale de Charlestown (Massachusetts) renferme un prisonnier qui, depuis 1874, n'a vu d'autre figure humaine que celle de son geôlier. Jesse Pomeray, à cette époque, n'avait pas quatorze ans. Fils d'une pauvre épicière de Boston, il avait débüté tout enfant comme crieur de journaux; moins heureux que

d'autres newboys, qui sont devenus milliardaires, la vie dans la rue ne lui avait pas réussi et il avait déjà tâté de la prison pour quelques peccadilles. Le lecteur de mauvais romans ayant achevé de le dépraver, il assassina plusieurs petites garçons et plusieurs petites filles dans les conditions les plus désobligeantes. Longtemps, le meurtrier demeura mystérieux, mais enfin on découvrit un cadavre enterré dans la cave de l'épicière et Jesse Pomeray avoua tous ses crimes avec beaucoup de sang froid. Le jury le condamna à mort. Mais le gouverneur de l'Etat du Massachusetts commua la peine en détention perpétuelle, ce qui excita de vives protestations, car toutes les mères, malgré le jeune âge de l'assassin, estimaient que le dernier suppléant était encore trop jeune. Depuis trente-trois ans, Jesse Pomeray n'a vu une âme qui vive; il détient le record du régime cellulaire. Ce régime redoutable ne l'a nullement déprimé; il paraît même n'en avoir pas trop souffert. Il a beaucoup travaillé, beaucoup réfléchi, beaucoup lu; il est au courant de tout ce qui se passe dans le domaine des sciences et particulièrement des sciences juridiques. Il est bien portant et même vigoureux. Cependant il a sollicité sa grâce à différentes reprises. Aujourd'hui, âgé de cinquante ans, il espère l'obtenir et le premier emploi qu'il fera de sa liberté sera de démontrer qu'il y a eu des irrégularités dans son procès. Sur le fond, il ne conteste rien; mais il ne tolère pas qu'on ait violé la forme.

LE THEATRE DE CIREY.

"From Paris" publie une étude de M. Henry Coutant sur "Un théâtre de château au dix-huitième siècle." Ce théâtre est celui de Cirey-sur-Blaise (Haute-Marne) qui appartient à la marquise de Châteauneuf avant de passer dans la famille de Saligny-Fénelon. La docte Uranie avait une disposition particulière pour les sciences; elle était de première force en mathématiques et son avènement avec Saint-Lambert a montré qu'elle ne dédaignait pas ce que Candide appelait la physique expérimentale. Mais elle avait aussi le goût du théâtre. Elle le tenait de son ami Voltaire qui prenait encore plus de plaisir à jouer des pièces qu'à en écrire. La tragédie n'était pas son affaire; elle préférait les farces grivoises, même quelque peu poivrées ou l'audace du dialogue et la vivacité des gestes convenaient à merveille à son genre de talent. Elle brillait surtout dans "Bourgeois" le rôle de Mlle de la Cochonnière ayant été composé tout exprès pour elle et taillé à la mesure de la divine Emilie. Château et théâtre existent encore. On voit à peu près intacts les salons où Voltaire vécût si longtemps au dix-huitième siècle durent prêter rarement. L'autre aile contient le théâtre qu'ils avaient fait construire. Il était fort petit, avec une scène minuscule; un escalier dérobé conduisait directement la marquise de sa loge à sa chambre à coucher. Autour de la salle, des colonnes simulées alternaient avec des vases de fleurs, encadrant des tableaux satiriques où Voltaire avait fait peindre dans une pose ridicule et en costume de prêtre

THEATRE DE L'OPERA. Arrivée prochaine de Mlle Lowe.

Dans la dernière quinzaine, nous écrivions avec un sentiment voisin de la tristesse, le public n'a pas témoigné à notre théâtre français tout l'intérêt qu'il mérite. Il nous semble remarquer, sinon de la froideur, du moins de la tiédeur de la part de ce public à l'endroit d'une institution dont tout le monde reconnaît, nous ne dirons pas l'agrément, mais l'utilité.



Mlle MEA.

Pourquoi cela? N'avons-nous pas une troupe d'excellente composition? La Direction du théâtre n'a-t-elle pas pleinement répondu à l'attente générale quant à la valeur des artistes et à la variété du répertoire? Et comme pour nous donner raison, pour confirmer ce que nous disons plus haut, une nouvelle excellente nous est communiée: La Bohème sera donnée trois fois au cours de la saison, M. Layolle ayant, à prix d'or, acquis le droit de faire chanter l'opéra de Puccini.

C'est pour se rendre à la prière de nombre de ses abonnés que le directeur a ajouté La Bohème au répertoire de sa troupe. Il faut espérer que le public lui tiendra compte de ce geste qui n'est pas banal. A la matinée de dimanche, la seconde représentation de Rigoleto a plu au public, composé en très grande partie de dames. La musique de Verdi compte à la Nouvelle-Orléans autant d'appréciateurs qu'ailleurs. Dans toutes les œuvres du maître on trouve des pages délicieuses; dans tout ce qu'il a écrit, la facilité mélodique s'affirme en des motifs charmants.

Le soir, les artistes de M. Layolle passaient du grave au plaisant, dirions-nous; pour eux, tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux. Nous ne partageons pas l'opinion de ces rigoristes qui prétendent qu'il n'y a qu'une musique, la grande, et qu'il faut houspiller et chasser du temple les profanes qui osent y introduire la musique.

L'art à ses degrés; l'opérette en est un assez aimable pour qu'on s'y intéresse. Elle est loin d'avoir fait son temps parmi nous; et la troupe qui passe l'hiver ici en entretient le goût. Les Mousquetaires au Convent sont un ouvrage qui a permis à Varney de faire connaître son talent; et dimanche dernier l'ouvrage a été un cadre excellent pour la personnalité de Mlle Cortez. Elle y a tracé le rôle de Simone en lignes nettes, douces; tout un pastel que cette fraîche composition, que ce gracieux personnage où il y a beaucoup de l'ingénue.

ORPHEUM. On sait que M. Martin Beck, directeur général de la Compagnie de Circuit de l'Orpheum fait chaque année une tournée dans le Sud avec une troupe composée des meilleurs artistes de vaudeville. Cette troupe a débuté hier à l'Orpheum et a obtenu un succès sans précédent. Il ne pouvait en être autrement, car non seulement les artistes sont tous des étoiles du genre mais le programme renferme tout ce qu'il y a de plus intéressant et de plus nouveau dans le vaudeville.

Chacun des numéros de ce programme a été accueilli avec faveur par les spectateurs et ses interprètes ont été bruyamment applaudis. Les Frères Rigoletto qui viennent en tête de ce programme sont des artistes d'un talent remarquable et ils ont été particulièrement fêtés. Il en a été de même de La Pia, une habile danseuse, qui a rendu à merveille un tableau intitulé: "The Spirit of the Waves". Ont aussi été applaudis les comédiens Melville et Higgins et le ventriloque Howard.

Un numéro qui sort de l'ordinaire a été exécuté par Paulnet et Piquo, deux artistes européens. Cet excellent programme comprend encore la chanteuse Irène Romain et les comédiens F. O. Irwin et Sidney Brington dans un amusant dialogue intitulé "At the Ball". Comme toujours les vues cinématographiques ne sont pas un des moindres attraits du programme. Les autres rôles, ceux de Bridaine, Gontran, Le Gouverneur, Pichard ont été très convenablement tenus par MM. Jordanis, Reiber, Vergnes, Béchade, des artistes tous, et non des moindres. Carmen ce soir avec MM. Fontaine, Montano, Caillo, Béchade, Reiber, et Miles Dingry, Rolland, Cédès et Vincent; un grand ballet fera partie du spectacle. Jeudi, Thais, une des œuvres de Massenet que le public parisien a accueilli très favorablement. Le 21 de ce mois, Samson et Dalila au profit de l'Hôpital des Sens.



MISS FERNANDA ELISCA, DANS LE DRAME "THE THIRD DEGREE", AU TULANE.

M. Layolle a reçu hier soir un télégramme de Mlle Lowe lui annonçant son arrivée à New York, télégramme ainsi conçu: Arrivée à New York cet après-midi; serai à la Nouvelle-Orléans mercredi prochain, à sept heures et demie du soir. Cette nouvelle a dû remplir de joie le Directeur, car la maladie prolongée de Mlle Scalar l'avait fort ennuyé, en décomposant sa troupe. Le falcon a une importance telle dans une troupe, qu'il n'est guère possible de s'en dispenser. M. Layolle connaît l'artiste qui lui vient; il l'a entendue à Paris et sait qu'elle possède une grande voix et a été à bonne école. Il est possible, si elle est reposée des fatigues de son long voyage, que Mlle Lowe débute avec le soir.

Feuilleton

L'ABELLE DE LA N. O.

LE GOUFFRE.

GRAND ROMAN INÉDIT

Par CHARLES MEROUVEL

PREMIERE PARTIE

L'HEURE FATALE!

RETOUR (Suite) Bernard Dupré voulait en savoir davantage. Le demi-conscience de son ami

l'avait mis en goût. —Donc tu avais fait un rêve? reprit-il. —Oui. —L'objet? —Si je le connaissais, que penserais-tu de moi? Dupré emplit avec précaution deux petites verres d'un certain cognac qu'il ne versait pas aux premiers verres, et dit: —Je penserais que l'amour est une graine quelquefois suave, souvent empoisonnée que le hasard sème à la volée et qu'on n'est pas maître d'empêcher de germer dans son terrain. Je vais te nommer ton idole puisque la discrétion met un fragile cadecane à tes lèvres. C'est mademoiselle Mathilde de Fel Lucey, la blonde voisine de la Tremblaye! —Tu l'as deviné? —Etais-ce si difficile? A tes soupçons quand tu prononçais ce nom de Mathilde, à ton enthousiasme quand tu me traçais son portrait avec ses cheveux blonds, d'un blond pas comme les autres, très doux, plus chaud, plus rare, avec sa jolie taille, avec ses yeux couleur du ciel dans les beaux jours, avec l'éclat de ses yeux si blancs, et si satinés, ne pouvait-on pas comprendre qu'il s'agissait de la Tremblaye? —Il était devenu pour toi un bat, une obsession, et quand tu as pris le bateau pour l'Amérique, n'était-il pas de toute évidence, pour moi qui te connaissais, que c'était afin de l'oublier, ou de conquérir une fortune et de re-

venir auprès d'elle, pour lui dire: —J'étais pauvre, je suis riche: vous voyez que je suis bon à quelque chose... Voulez-vous de moi pour mari? Bernard Dupré conclut: —Ah! si tu avais eu plus de franchise et de confiance en ton vieux camarade!... —Qu'en aurais-tu fait? —Je t'aurais détourné de ta chimère. Pierre qui roale n'a mesuré pas de mousses! On ne gage pas une fortune en quelques jours, ni même en quelques années... à moins d'un miracle et dans un pays de fées!... —Je le sais... J'étais fou! —On si tu ne pouvais dominer le sentiment que cette héritière t'inspirait, étouffer la graine qui s'était transplantée sur le terrain volcanique, où le diable l'avait jetée, je t'aurais dit: "Va trouver la comtesse de Marana, la conseillère et la tutrice de Mathilde de Fel, sa jeune et belle nièce, et expose-lui la situation où tu es. Dis-lui: —Je n'ai pas vu ta radieuse voisine sans l'adorer... Je ne suis pas millionnaire, mais de bonne souche... Je m'appelle le baron Roger de Rooves, et je vous jure de consacrer mon temps et mes forces au bonheur de votre nièce et au vôtre. —Elle m'aurait écouté... —Qu'en sais-tu? Ne te regrette pas le plus amèrement du monde dans tes années d'enfance? N'est-elle pas bonne et ac-

quellante? Je suis son voisin au Seigne-et-Marais, à sa terre de Marana... Il n'est pas de femme au monde à la fois plus grande dame et plus simple, plus courtoise. Veux depuis longtemps, d'un mari galant homme mais qui ne se refusait aucune des joies de la vie parisienne, elle connaît le monde et je la crois disposée à toutes les indulgences. Mais que veux-tu? Le hasard t'a donné une nature spéciale. Ah! je te connais à fond, va! Tu es ombrageux comme un lièvre, sauvage comme un loup, discret comme un confesseur!... Pour que tu te décides à avouer la passion forcée que tu éprouves pour cette délicieuse jeune fille, il faut que ta chaudière soit pleine à crever et prête à faire explosion. —Bref, tu vois en France, délivré de tes illusions... devenu sage, je te suppose, que vas-tu faire? Roger ne répondit pas d'abord. —Il semblait absorbé dans une lointaine contemplation. —Le murmure: —Il y a longtemps que tu ne l'as vue, la nièce de madame de Marana? —Six mois... —Tu n'es pas allé à son hôtel? —Ees des Saints-Pères? —Oui. —Bernard Dupré secoua la tête. —Non, dit-il, je suis un simple

bourgeois... Je ne fréquente pas le monde des nobles faubourgs. A la campagne, je fais quelques visites à ces dames, mais à Paris nous ne nous voyons pas... —Sa nièce n'est pas mariée? —La voix du voyageur tremblait en prononçant cette question. —L'autre répondit: —Pas que je sache; mais les prétendants ne lui manquent pas. Plus de trois cent mille francs de rentes, sans compter celles de la tante, qui sont aussi considérables, et en biens de premier ordre, car il y a rentes et rentes, comme il y a fagots et fagots! Bernard Dupré continua, touché de cette grande passion qu'il devinait aussi sûrement que le feu d'enfer des forges de Lorraine lorsqu'on passe, la nuit, en chemin de fer, devant leurs vastes baies, rouges de leurs de fournales. —Il n'est pas question de mariage, bien qu'elle doive avoir vingt et un ou vingt-deux ans déjà. On parle d'elle comme d'une beauté parfaite et je connais des gens qui chassent ses longes sur tous les tons. On la dit élevée à l'anglaise. Elle monte à cheval, suit les chasses à courre, gaispe avec les officiers de Compiègne, où sa tante possède une villa. Elle fêrte et s'amuse. Charmante et charmante, dit-on, mais avec certaines

réserves qui imposent le respect. Tu parles de mariage? Elle n'aurait qu'à choisir... Tu vois qu'elle n'est pas pressée de se marier. Tu n'en avais pas entendu parler? —Nullement depuis mon départ. C'est la première fois que je la laisse échapper ce secret. D'ailleurs, avec mes insouciantes larmes, l'amour est mort... comme mes illusions. —Il l'aima et dit: —Tu me demandais ce que je vais faire? Je n'ai qu'un parti à prendre. Retourner à Rooves et m'y enfermer pour le reste de mes jours... —C'est ridicule et stupide. —Cris-tu? —Sans doute; tu es jeune, tu es fort, plein de santé, énergique. Que n'essais-tu de t'ouvrir une carrière?... —Il n'en est pas pour moi... —On cherche... On se casse... —Tu ne peux pas vivre à Rooves comme une holte sur son rocher? —Les lèvres du baron se plissèrent dédaigneusement. —Très cher ami, dit-il, je n'ai pas l'échine assez souple pour m'astreindre à un service quelconque. Au régiment j'avais toutes les peines de monde à m'incliner devant mes chefs et à leur obéir. On ne se fait pas. Tu es le meilleur des camarades. Si tu veux un emploi où je puisse être bon à quelque chose, dis-le moi... Mais tu n'en trouverais

pas... —Peut-être. —Le baron reprit en secouant la tête. —C'est impossible... Je suis un vrai sauvage à la fois trop fier et trop timide pour résister à l'impulsion. J'aurais bien essayé de devenir officier et peut-être y serais-je aisément arrivé, mais de nos jours, l'officier subalterne est surtout une sorte de fonctionnaire et ne s'occupe que de papiers et d'exercices qui me déplaissent. A moins d'être expédié au Tonkin ou au centre de l'Afrique, on passe les trois quarts de son temps dans les estaminets ou aux colonies à grelotter la fièvre. Viens une guerre et je m'engage volontiers. J'étais maréchal des logis, je serai simple soldat, si on veut. Tu connais ma situation... Il me reste une dizaine de billets de mille, les trois mille livres de rentes aléatoires de ma terre, et une maison où je peux dormir, boire et manger. Avec ça, une bêche pour jardiner et de cartouches pour feuilleter quelques livres et me perdre à l'occasion, je m'arrangerai pour vivre en philosophe et en homme libre. J'ai là bas une vieille gouvernante de tout repos, surbar de mon logis ou que les curés appellent un petit temporel, ou à dire des jardins et un verger... Eh! mon cher Bernard, mes grands parents n'en demandaient pas davantage! Je ferais comme eux et un jour à venir, qui n'est